II
Trois présupposés sur les représentations sociales [1]

Ce n'est pas impunément qu'on propose la théorie d'un phénomène et qu'on en lance le concept. Pendant un bon moment, tout le monde l'ignore, mais, dès que son utilité commence à percer, vous êtes en butte à des reproches contradictoires. Les uns vous apostrophent en vous faisant grief de ce qu'il est appliqué à tort et à travers jusqu'à devenir un fourre-tout, et vous invitent à prendre garde à ce qu'on y met. Les autres vous font remarquer qu'il reste imprécis, métaphysique et sans méthode rigoureuse. Un collègue américain me demandait : « Qu'est-ce qu'on fait avec ? » Du bon usage des représentations sociales : voilà, en somme, l'antienne qui revient constamment, avec pour thèmes dominants la nécessité de limiter leur place et de leur aménager une technique adéquate. Je peux essayer de remédier à ces inconvénients, mais il est évident que je ne me sens pas promu gardien de la pureté en la matière, à plus forte raison depuis que le concept voyage et que les gens en font ce qu'ils veulent. Et s'il n'est pas ce qu'il doit être, du point de vue de la rigueur et de la méthode, je ne peux que vous inviter à le critiquer, mais surtout à contribuer, par vos travaux, à le faire progresser. Ma parole, dans ce domaine, a peut-être été la première, mais elle n'a pas l'autorité de la dernière.

Ce dont je suis sûr, c'est que le concept est installé parmi nous pour un bon bout de temps. Faut-il rappeler ici que la théorie des représentations sociales est née au sein de la psychologie sociale, lui proposant un champ d'études unitaire ? Faut-il rappeler encore qu'elle cherche initialement moins à insister sur le caractère social de la vie mentale que sur le caractère cognitif de la vie sociale ? Si oui, c'est afin de préciser que les idées de Durkheim sur les représentations collectives ne sont pas au point de

1. [Tapuscrit inédit, non titré et non daté, probablement écrit vers la fin des années 1980, trouvé dans les archives de l'auteur peu après son décès.]

départ. Et c'est parce qu'elles s'efforcent surtout de délimiter le caractère collectif des représentations individuelles et négligent les mécanismes intellectuels proprement dits. En tout cas, le point de départ a été fourni par les travaux de Lévy-Bruhl sur la mentalité primitive, l'étude de Piaget sur la représentation du monde et le jugement moral chez l'enfant, et le bref article de Freud sur les théories sexuelles des enfants. Dans toutes ces études, on observe un croisement entre aspects sociaux et aspects cognitifs qui pouvait inspirer une recherche dans des milieux concrets. Pour la suite, nous avons été stimulés par les réflexions de Gramsci sur le sens commun et par bon nombre d'études sur les phénomènes cognitifs. Mais allons au charbon des problèmes concrets.

Si l'on s'engage dans l'étude de la façon dont les esprits des hommes sont en rapport les uns avec les autres par l'intermédiaire du langage, on est nécessairement frappé par l'importance des représentations. Ce n'est pas une notion facile à utiliser et à définir. De toute évidence, leur étude n'a pas débuté par la volonté d'examiner les représentations dans un entourage social ou la façon dont nous nous représentons un contenu ou un discours social. Tout a débuté par un paradoxe. On suppose, à juste titre, que la connaissance scientifique en physique, médecine, biologie, psychologie, économie, diffère radicalement de la connaissance ordinaire. Non seulement les démarches intellectuelles sont différentes, les langages ésotériques, mais encore il est souvent difficile de visualiser les phénomènes dont il est question. On sait à quoi correspond, dans l'expérience concrète, le prisme de Newton ou une poulie, mais ce n'est plus la même chose quand il est question de la parité des monnaies, du code génétique, des trous noirs, et de bien d'autres phénomènes. Ou bien, que signifie tel examen concernant le bilan chromosomique pour une femme qui a dépassé un certain âge.

Dans ces conditions, on se demande comment les gens font pour les comprendre et quel sens ils donnent à ces mots quand ils se demandent quelle est la meilleure façon d'éviter l'inflation, pourquoi leurs enfants sont déprimés, comment conserver la santé, pourquoi l'univers est comme il est, et cent autres questions intellectuelles et pratiques, comme ils sont, censés le faire dans notre société. De plus, comme la majeure partie de la connaissance spécialisée est destinée à être assimilée par des non-spécialistes, au strict sens du mot, ceci semble impossible. Et pourtant, les gens semblent sans cesse communiquer une telle communication, à l'atelier, dans les écoles, lors des consultations médicales, à la table familiale, au café, dans les réunions politiques, pour avoir un sujet de conversation et prendre des décisions sur des choses dont leur vie dépend. Voici dont le paradoxe : comment les gens font-ils autant avec si peu, comment comprennent-ils ce dont ils n'ont ni savoir ni expérience directe, et arrivent-ils à créer un corps indépendant « d'idéologies » d'usage quotidien, qui jouent un rôle considérable dans les interactions normales, provenant de la science, mais liées à elle par des fils ténus ? À part Vygotsky et Luria, dans les années qui ont suivi la révolution russe, je ne connais pas de psychologues qui aient abordé ce paradoxe avant nous. Quoi qu'il en soit, il est devenu le pivot de notre programme de recherche concernant les représentations sociales de la psychanalyse, des connaissances électriques enseignées aux techniciens, de l'inflation, de la santé et de la maladie, de la maladie mentale, des voyages interplanétaires, et ainsi de suite.

Ce programme de recherche est fondé sur une triple conviction :

(a) la conviction que *cette notion est la seule qui nous ouvre la possibilité de saisir en termes psychologiques les diverses « idéologies » qui circulent dans la société* ;

(b) la certitude que *toute connaissance scientifique circule dans un milieu de représentations et que sa réception dépend de la dynamique intellectuelle et collective de celles-ci* ;

(c) et, enfin, l'assurance, qui n'est pas moins forte, que *la production des représentations sociales est devenue une division du travail dans notre société contemporaine*. Les vulgarisateurs scientifiques, les assistants sociaux, les enseignants, les animateurs culturels, etc. sont les « faiseurs de représentations sociales » de notre société, tout comme nous avons des « faiseurs de science » et d'autres sociétés des « faiseurs de mythes ». L'existence de ceux-ci nous procure de nouveaux matériaux fascinants et la possibilité d'étudier quels sont les procédés qu'ils emploient pour réussir dans leur profession.

En un mot comme en cent, on ne peut rien comprendre aux communications, à l'enseignement et aux actions collectives, si on ne comprend pas *pourquoi et comment se forment des représentations*. C'est la raison pour laquelle j'ai dit que nous n'avons pas affaire à une notion, mais à un *phénomène*. Rien n'est aussi portatif, volatile, si l'on veut, que la représentation sociale. Chacun a la sienne, consciente ou inconsciente, officielle ou libre, intellectuelle ou réelle, car les représentations s'incarnent dans des objets et dans des conduites. Les comprendre, c'est comprendre comment l'esprit façonne les rapports et les institutions, puisque chaque rapport ou institution comporte des images et des notions qui non seulement les expriment, mais jouent le rôle de contraintes sociales servant à ordonner les gens et à trier les choses.

Ici nous devons insister sur la différence entre représentations *humides* et représentations *sèches* : les unes façonnent notre réalité sociale et individuelle, les autres le font seulement de manière indirecte. Une théorie physique concernant les planètes ne deviendra jamais une partie de leur être planétaire ni de notre façon d'agir. Une théorie sociale ou psychologique concernant le pouvoir, l'inconscient, la classe, la famille, l'enfant, le moi, etc. pénètre dans la conscience de la multitude, détermine la compréhension que l'on a de soi, la compréhension que l'on a des autres, et ainsi modifie l'existence même. Les représentations que se font les gens affectent la nature des gens et ont une force compulsive qui n'égale aucune force matérielle. Chacun le sait depuis des temps immémoriaux. Je l'ai montré à propos de la psychanalyse, Denise Jodelet à propos du placement des malades mentaux dans les familles et, plus récemment, dans une recherche sur les jugements moraux des enfants. Nous avons montré, en France et en Angleterre, que ces jugements dépendent davantage de leur inscription dans une représentation des relations sociales que des capacités intellectuelles, de l'évolution piagétienne avec l'âge, ainsi qu'on le croyait.

Vous voyez là une des conséquences évidentes que l'on peut tirer du point de vue épistémologique. À savoir que la représentation sociale d'une théorie a peu d'influence sur les notions physiques, biologiques, mais en a beaucoup sur la plupart de nos théories psychologiques, sociales, économiques, voire médicales. Et nous devons en tenir

compte dans notre enseignement. Une première conclusion s'impose : si la psychologie sociale est une science centrale du domaine des cognitions, ce n'est pas parce qu'elles expriment la société, ou sont pour ainsi dire déterminées de l'extérieur par elle, comme tant d'autres choses, mais au contraire c'est parce que les cognitions ont une importance exclusive, de l'intérieur, pour le tissu de la société. C'est ce qui nous intrigue réellement. Il est aussi arbitraire de séparer les couches mentales et comportementales dans la société, la forme et le contenu des cognitions, que de séparer dans le langage, la syntaxe et la sémantique.

Ainsi, dès le début, nous avons estimé fondamental le processus selon lequel les gens communiquent et constituent leur réalité, en particulier à l'aide d'une « connaissance » si faible et si étrange venant de la science, et nous avons espéré qu'une théorie des représentations sociales l'éclairerait. Et nous espérions changer la situation prévalente qui consistait à étudier uniquement des phénomènes intellectuels épurés tels la perception, le raisonnement, etc., sans référence au contenu et à la pragmatique en milieu concret. Pour parler franchement, je ne vois pas pourquoi on scrute avec tant de soin et de finesse les croyances et les sentiments des enfants, des gens normaux et des soi-disant primitifs, alors qu'on se dépêche dans nos expériences sur la pensée, d'aplatir les adultes normaux et les adolescents. Comme si leur vie cognitive et linguistique pouvait être isolée du reste. Nous les traitons comme s'ils n'avaient pas de profondeur, comme si leur monde n'avait que deux dimensions. Aussi ai-je fait le pari qu'il valait la peine de les étudier comme des sujets à part entière, leur réservant le même traitement qu'aux enfants, aux anormaux et aux soi-disant primitifs, le même *soin anthropologique*. C'est la raison pour laquelle la plupart des études sur les représentations sociales sont menées *in situ*. Ainsi que l'a remarqué Neisser, nos intuitions les plus originales relatives à l'esprit individuel et social nous viennent de cette façon. Une leçon à retenir pour la psychologie sociale. Et même pour la sociologie.

Allons plus loin. Ces préliminaires nous montrent que *nous étudions les représentations sociales au cours d'un travail de changement*. Ce changement consiste précisément dans l'apparition d'une nouvelle représentation ou dans la mutation d'une représentation existante. Il nous faut prendre en compte les trois présupposés qui jetteront quelque lumière sur la notion elle-même :

(a) Le premier est que *la propriété principale d'une représentation sociale, celle qui semble la caractériser du point de vue cognitif plus encore que du point de vue social, est la légitimité*. Une information ou une idée qui se communique à un groupe est, dans une plus ou moins grande mesure, une information ou une idée autorisée, investie d'un certain degré d'autorité. Les gens l'acceptent dans tous les cas « parce que c'est dans le journal », ou parce qu'ils ont foi dans l'expert qui leur dit que les centrales nucléaires sont sans danger ou économiquement indispensables. On se représente ce dont il est possible de parler, comment transmettre une expérience non partagée ou comment créer une signification que les autres puissent partager. Pour être légitime, une question doit être prise dans la gamme des questions qui ont des chances de recevoir une réponse. Il est légitime qu'un élève ou un ami demande ce qu'est l'ADN, et non ce qu'est un démon, bien que la plupart des personnes qui échangent de telles questions n'en sachent pas plus long sur le premier que sur le second.

À quoi attribuer l'importance d'une propriété cognitive à la légitimité ? En règle générale, les représentations sont tout à fait étrangères aux erreurs de logique et aux paradoxes – vous pouvez vous en assurer rapidement en vous interrogeant sur ce qu'est la gravité. Je suggérerais que la légitimité est l'équivalent ou le remplaçant du principe de non-contradiction appliqué au *contenu* des représentations, du fait qu'il réduit quelque peu l'ambiguïté de ses éléments et les fixe par convention à un référent. Ainsi, dans une étude sur les représentations sociales du marxisme, les communistes ne voient aucune contradiction, malgré les principes de base, entre le fait d'appartenir au parti et celui de renoncer à recourir à des notions de type marxiste dans leur façon d'envisager certains phénomènes sociaux. Tout ceci n'est peut-être qu'une autre façon d'énoncer une chose triviale, mais vraie, à savoir que les représentations sociales tendent à être seulement vérifiables, en incitant les gens à chercher uniquement les idées ou les informations qui les confirment. Ceci diminue le rôle de n'importe quelle preuve servant à les modifier. Nous sommes arrivés à cette conclusion d'abord dans une étude sur la représentation des théories électriques chez les techniciens, en observant qu'ils faisaient très peu de corrections d'erreurs. Et ensuite en remarquant que ceux-ci employaient couramment les théories qui leur permettaient de traiter les inférences partagées comme des preuves, les faits dérangeants comme des « apparences » ou des « accidents » censés ne pas toucher à la « réalité cachée » soi-disant fondée sur la théorie. Je crois que nous ne nous arrêtons pas assez dans l'enseignement sur cette propension à « confirmer », à ne retenir que les preuves ou apparences en faveur d'une théorie, en rejetant, contrairement à ce que fait la science, celles qui l'infirment.

J'interromps ici mes commentaires sur ce point important pour lequel nos études et celles des expérimentateurs (Snyders, Wilson, Johnson-Laird, etc.) coïncident. Néanmoins les effets, notons-le, sont très vastes. Ceci implique que nous avons affaire à des formations mentales imperméables à l'information, relativement peu sensibles à l'accumulation des erreurs, à la correction des fautes, et qui résistent donc au changement.

(b) Le second présupposé concerne *la définition du contour des représentations sociales*. On a reconnu généralement que la plupart peuvent être comparées à un univers à trois dimensions : information, champ de représentation et attitudes. Elles indiquent ce que nous savons de l'objet, la manière dont nous le concevons ou imaginons, et la position prise à son égard. Le degré de structuration de ces dimensions distingue les diverses représentations et leur distribution dans un groupe. Ainsi les informations ayant trait au cerveau « gauche » et au cerveau « droit » peuvent être fort peu structurées dans une partie de la population, tandis que le champ de représentation, par exemple, l'est fortement. Et il est utile de connaitre ce genre d'asymétries du point de vue pratique et pour l'analyse sociologique. En général, la position vis-à-vis de l'objet est la dimension la mieux structurée, et cela même quand les autres ne le sont pas.

J'ajouterai une autre remarque, allant plus loin que l'analyse dimensionnelle que l'on peut mener par des méthodes d'association et des statistiques d'échelles de mesure. Nous avons étudié une variété de représentations sociales ayant pour objet le pouvoir, la maladie mentale, le corps, le cerveau, la psychologie, l'intelligence, l'inflation, etc. À l'extérieur, elles se présentent « comme des théories », comprenant un sys-

tème classificatoire, un répertoire d'interprétations concernant les phénomènes et les comportements. Mais aussi un procédé d'explication qui suggère que ces analyses et interprétations sont des « descriptions vraies » conformes à la réalité. Il répond aux questions « pourquoi » et « par quoi », mais aussi « quelle » en est l'origine, mêlant la causalité à la généalogie.

Bien sûr, cette explication conduit à une attribution de causes, mais plus encore à une *légitimation*. Elle donne la garantie que la représentation sociale est complète, et possède des réponses en excès sur les questions, donnant un « sentiment de complétude ». En d'autres mots, et ceci est important pour les gens, ce trait montre qu'elle a le pouvoir d'atténuer l'incertitude et celui d'écarter les faits contraires et les contradictions. Et, par implication, comme l'a dit William James, « ce qui n'est pas contredit est considéré comme réel ». Il faudrait parler ici du glissement du concept au percept et au « réalisme », du « dumping ontologique » des représentations, mais cela nous entraînerait trop loin.

À l'intérieur, une représentation sociale est concentrée dans une matrice, ou une métaphore dominante, pourrait-on dire, qui contient les catégories de base et ce que les philosophes nommeraient les prédicats ontologiques. Ainsi, dans celle du pouvoir, le « charisme », ou, dans celle du cerveau, le « double cerveau », ou le « trou noir », etc. Aucune des métaphores et des catégories n'est nécessaire aux autres, toutes s'étayent mutuellement. Elles sont infaillibles, en ce sens qu'elles échappent à la controverse, parce qu'elles sont objectivées. Il existe un exemple frappant pour illustrer un tel animal épistémologique, c'est celui de la psychothérapie moderne. Le caractère remarquable de ces psychothérapies est leur tissu complexe de notions scientifiques et de sens commun et aussi la rapidité avec laquelle elles sont mises en discussion et même mises à l'épreuve. Et pourtant, aucune de ces théories et de ces procédures spécifiques ne peut être dite curative, car, quoi qu'elles fassent, l'effet est le même. Il doit donc y avoir une matrice représentative et un symbole communs, propres à une culture, sous-jacents à ces thérapies, qui en fait des techniques légitimes de guérison dans nos sociétés, jouant un rôle crucial en tant que telles. Comme vous savez, la psychanalyse, le prototype de l'ensemble, est aussi la plus vaste du point de vue de l'explication. Il y a donc là une « double structure » des représentations sociales que nous pouvons disséquer pour en faciliter l'analyse. Mais pour celui qui y est confronté dans la pratique pédagogique, ou politique, les choses prennent une tout autre tournure. Je résumerai cette difficulté de la manière suivante. Dans la science, on a la possibilité de faire passer le « rasoir d'Occam », de réduire le nombre des « êtres » abstraits ou empiriques inutiles. Or les représentations sociales les multiplient pour des raisons qu'il serait trop long d'énumérer ici.

(c) Le troisième présupposé est que, *au cours du processus de communication et d'interaction, les individus génèrent une espèce particulière de structure cognitive qui diffère de la structure classique*. Ceci, quelle que soit leur « naïveté » ou leur « compétence », le domaine de connaissance et le degré de « formalité ». Il semble évident que les idées et les informations, qui ne sont pas destinées à rester la propriété exclusive d'une petite minorité, doivent se transformer de façon radicale lorsqu'elles se propagent dans le reste de la société, deviennent un sujet de conversation et font partie

de la vie des hommes. L'observation montre que, lorsque les hommes ont d'autres esprits présents à l'esprit, ils traitent les idées et les informations à un certain niveau afin de communiquer, d'agir ensemble et de former une réalité commune. Quiconque ignore ce fait et prétend rester au niveau « théorique », « scientifique », ou bien échoue à communiquer, ou bien reste cantonné à une infime minorité. De cette conséquence indésirable, notre étude sur le marxisme témoigne. Quoi qu'il en soit, il n'est pas difficile de voir, en suivant les indications théoriques données ci-dessus (Lévy-Bruhl, Piaget, Vygotsky, etc.) pourquoi j'ai opté pour le niveau représentationnel, comportant des traits abstraits et iconiques, des cognitions propositionnelles et figuratives, organisées par des normes. L'essence d'une représentation est de faire comprendre et partager une idée avec la même vivacité qu'une perception ou qu'une émotion, et *vice versa*. En disant « le temps, c'est de l'argent », on saisit le concept de ressources chichement mesurées à travers l'expérience de l'urgence, la perception de la monnaie qui circule, etc. Au moins une implication s'en dégage : les représentations sont sociales par un isomorphisme particulier de la structure cognitive et des fonctions d'agir et de communiquer, dans la société en général, qu'elle remplit.

De là vient que je n'inclus pas dans la notion toutes les cognitions, situées à différents niveaux, considérées comme des « représentations ». Il y a des modes de penser très variés dans la science ou dans les rapports entre les personnes, mais ils se rapportent davantage à « la psychologie de l'un qu'à la psychologie du multiple », comme l'a jadis formulé Herbert Simon. On a étudié cette transformation de formes de connaissance plus ou moins scientifiques, concernant le cerveau scindé, les théories économiques et physiques et, plus récemment, la radioactivité après Tchernobyl. Toutes comportaient une recombinaison, tout à fait au sens génétique, d'éléments cognitifs internes et d'éléments hétérogènes et lointains. Comme dans le cas du cerveau scindé, où le cerveau gauche et le cerveau droit sont reliés à l'Orient et à l'Occident, aux femmes et aux hommes, à la conscience non-linéaire et à la conscience linéaire, etc. Mais toutes les recombinaisons vont dans la même direction, elles tendent à créer cet « animal épistémologique » qui fait apparaître les choses à la fois plus familières et plus intéressantes, plus charismatiques, si vous préférez. Eh oui, *les représentations sociales sont une manière de rendre le monde habituel plus passionnant*. C'est dans cette perspective qu'elles prennent leur essor et à cette condition qu'elles reçoivent toute leur extension.

Au-delà du constat de ce choix, autre chose se profile, qui fait problème et peut même vous concerner. Vous aurez noté l'impossibilité d'éviter un niveau cognitif spécifique quand une idée ou une information pénètre dans le domaine du collectif, il y a là, sans conteste, une tendance psychosociologique. Disons que, si une loi fondamentale de la nature veut que l'énergie se déplace toujours d'un état chaud vers un état froid, *une loi fondamentale de la société veut que les cognitions se déplacent toujours d'un état froid vers un état chaud*. C'est une entreprise désespérée que de vouloir les maintenir toujours au même état, ou de croire qu'un individu qui a atteint l'état « froid », au sens des psychologues, y demeurera. Avec les modifications nécessaires, ma remarque rejoint l'observation suivante de Vygotsky, que vous connaissez probablement :

> « On pourrait dire que le développement des concepts spontanés de l'enfant se dirige vers le haut, et que le développement de ses concepts scientifiques se dirige vers le bas, vers des niveaux plus élémentaires et concrets. »

Ces termes de haut et de bas, de spontané et de concret ne me satisfont pas, mais la formule traduit quelque chose que nous avons constaté à maintes reprises. Une représentation sociale se situe au carrefour des deux mouvements. C'est probablement un *échangeur mental* et, à ce titre, elle nous intéresse.